



Entre farce poétique et essai philosophique, l'auteur vaudois Alain Freudiger revisite le Déluge dans *Liquéfaction*, où Baptiste affronte la montée des eaux naviguant dans sa baignoire. DR

Les écrivains aussi se font l'écho de l'angoisse climatique. Gros plan sur quelques titres récents, intuitifs et poétiques, qui questionnent l'effondrement annoncé et explorent les possibles

VERS D'AUTRES MONDES

ANNE PITTELOUD

Anthropocène (III) ► «On arrive à la fin d'un monde, d'une politique», relève Sophie Divry, auteure de *Trois fois la fin du monde*. «C'est un sentiment, une intuition sociétale. Je pense que les œuvres artistiques peuvent aider à éclairer un rapport au monde très obscurci.» A l'heure où dérèglement climatique et perte de la biodiversité questionnent fondamentalement notre manière de vivre, notre place sur Terre, notre relation à la nature et à l'autre, de plus en plus d'artistes et écrivains captent cette inquiétude aux accents d'apocalypse. Comment la littérature peut-elle aborder ces questions de manière inédite, voire imaginer des pistes d'avenir? Les récits peuvent-ils nous faire ressentir notre communauté de destin mieux que les discours politiques ou scientifiques?

Alors que les collapsologues réfléchissent à ce qui pourrait succéder à notre civilisation, la *cli-fi*, ou *climate fiction*, a fait son apparition aux Etats-Unis il y a une dizaine d'années déjà. Mais ce sous-genre de la science-fiction,

qui part des craintes sur l'évolution du climat pour imaginer «l'après» – Le Mag y reviendra plus spécifiquement vendredi prochain – reste marginal dans l'espace francophone. En Suisse romande, c'est différemment que l'inquiétude climatique infuse plusieurs romans récents. Dans *Ostwald* (L'Olivier, 2017), Thomas Flahaut racontait la fuite de deux frères après une catastrophe nucléaire. Marie-Jeanne Urech signait une fable pleine de fantaisie autour de l'océan de plastique avec *La Terre tremblante* (Hélice Hélas, 2018). Dans *Neptune Avenue* (Grasset, 2019), de Bernard Comment, un gigantesque black-out immobilisait le narrateur au dernier étage d'une tour new-yorkaise.

Intuitifs, poétiques, ces récits sont autant de méditations où l'écriture et l'imaginaire servent à questionner l'effondrement annoncé et à explorer les possibles. C'est aussi le cas des fictions d'Alain Freudiger et de Claire Genoux, où la nature prend une nouvelle ampleur. Quant au prochain roman d'Antoinette Rychner, il imagine la réinvention d'une société après la catastrophe. Tous trois explorent également par l'écriture un avenir où le lien à l'autre,

la parole et le récit retrouvent leur importance. Nous les avons contactés.

Déluge et transmission

Entre farce et essai philosophique, *Liquéfaction* d'Alain Freudiger (Hélice Hélas, 2019) fait le récit de l'inondation générale, aboutissement logique de notre «société liquide» numérique. Baptiste prend son bain tranquillement quand une vague arrache sa baignoire et la jette dans le fleuve en crue. On suit jusqu'à la mer son périple dans cette embarcation de fortune, alors que crues et pluies incessantes font monter les eaux – qui finiront par recouvrir toutes les terres.

«C'est une matière sombre, inquiétante, mais la violence latente reste hors champ dans mon roman, explique Alain Freudiger. Je le voulais onirique, poétique.» Revisitant le mythe du déluge, il évacue toute psychologie pour privilégier une forme de légèreté très aquatique. «L'eau est propice aux images, elle reflète et coupe à la fois. *Liquéfaction* est aussi une méditation sur ce que pourrait être une envie de flottement, de se laisser porter.» Dans sa baignoire, Baptiste est passif:

ne rien faire, accepter, est une posture existentielle possible. Confortablement assis, il renvoie aussi à cet Occident «bien au chaud alors que le monde extérieur est ravagé».

«Je voulais aussi travailler sur le flux de manière structurelle», continue Alain Freudiger. *Liquéfaction* est une réflexion sur la narration. Il est construit en différentes couches (eaux profondes, courants, ruisseaux, eau stagnante, agitée, etc.), chaque partie correspondant à la fois à une montée en intensité (le bain, le fleuve, la mer, le naufrage) et à un flux narratif différent. Alain Freudiger y intègre de nombreuses citations. Déjà présent dans *Places respectives*, le procédé s'inspire de l'art du montage – l'auteur a étudié le cinéma avant de travailler comme archiviste. «Les citations reflètent aussi l'idée que l'eau n'est pas pure, son flux

charrie des éléments venus d'ailleurs.» Elles inscrivent par ailleurs *Liquéfaction* dans un discours plus vaste et dans les récits du déluge, de Noé à Gilgamesh.

A la fin du roman, les protagonistes se racontent des histoires, allusion au *Decameron* de Boccace et aux *Mille et une nuits*. «Le récit est un mouvement crucial entre celui qui parle, celui qui écoute et ce dont on parle: un lien qui permet de nouer le monde, un cordage.» Raconter est vital pour lutter contre la dissolution des liens. Car ici, même le langage finit par se liquéfier, les consonnes disparaissent, puis les voyelles, en écho à l'errance liquide des personnages. «Le monde numérique actuel est déjà de plus en plus liquide, il n'y a ni début ni fin aux réseaux sociaux et tout s'efface très vite.»

D'où une réflexion sur la transmission, essentielle pour ...

SÉRIE D'ÉTÉ: ANTHROPOCÈNE (3/7)

Alors que l'incidence humaine sur la biosphère n'est hélas plus à prouver, d'aucuns suggèrent de baptiser notre ère géologique «Anthropocène». Cet été, Le Mag examine comment la culture raconte ou reflète cette réalité, tente de lui trouver des solutions ou au contraire participe au problème. CO

... l'archiviste. «L'obsolescence des supports est incroyable. Plus ils sont anciens, plus ils sont solides et durables.» Comment parler aujourd'hui de l'urgence climatique? Y a-t-il encore un sens à écrire des livres? Que restera-t-il en cas de catastrophe? Que transmettre à nos enfants pour qu'ils vivent au mieux la suite? Ces questions le taraudent. C'est pourquoi il travaille aussi sur l'oralité, culture largement perdue en Occident. «Or rythmes et rimes permettaient de mémoriser les grands récits.» Alain Freudiger a fondé en 2017, avec le poète Gaël Bandelier, «Poï – association pour une poésie orale», et s'intéresse au Kalevala finlandais comme à la poésie ancienne, ces chants qui servaient aussi à transmettre les savoir-faire, mémoriser les tâches à accomplir.

Sous ses airs de fable mi-onirique mi-burlesque, glissant avec légèreté sur des questions brûlantes, *Liquéfaction* brasse ainsi une richesse de thèmes qui forment peu à peu un tableau d'ensemble. «Quand tout prend l'eau, tout est lié», conclut Alain Freudiger.

Climat intérieur

Forêt, canicule... l'atmosphère de *Lynx* (Corti, 2018), deuxième roman de la poétesse Claire Genoux, compose un arrière-plan inquiétant. Dans l'entrelacs sauvage des arbres se situe la maison d'enfance de Lynx, qui vient de perdre un père violent. Il voudrait partir mais n'y arrive pas. «Je n'ai pas écrit ce livre mûr par une conscience écologique, précise l'auteure. Enfant et adolescente, je passais l'été dans le Jura où des cousins possédaient une ferme. C'était très rustique, nous étions libres, dans une nature proche. On a tous en soi un paysage d'enfance, une forêt profonde ou un océan. Le dedans rejoint le dehors: *Lynx* est avant tout un livre intérieur.»

On ne connaît le monde extérieur qu'à partir de soi: espaces métaphoriques, forêt, fleuve et maison prennent de l'importance et se complexifient au fil des pages. Ainsi, l'entrelacs sauvage est en Lynx, incapable de fonctionner comme avant. «La canicule qui le retient est aussi surchauffe intérieure.» Il devra regarder en lui, régler certaines choses, et réalise qu'il a besoin des autres. De Lilia notamment, qui écrit et mettra des mots sur son histoire.

Pour Claire Genoux, la clé est là: être «présent à soi», ne pas chercher à s'évader à l'extérieur. «Quand chacun vit dans sa bulle de verre, le regard collé à son smartphone, la voici l'apocalypse, la vraie violence», enchaîne-t-elle. La norme aujourd'hui est d'être constamment divertie, détournée par les écrans, en quête de sensations fortes extérieures qu'encourage aussi les vols low cost. «On est toujours ailleurs, loin de soi et des autres.» Une évasion qui empêche

Métaphorique dans Lynx de Claire Genoux, la forêt reprend ses droits dans Trois fois la fin du monde de Sophie Divry.
JEAN-LUC PLANTÉ



toute vraie prise de conscience. «Le plastique qui pollue les océans vient aussi de cette violence qu'est notre absence aux autres, au monde.»

Commencer donc par se déconnecter pour se reconnecter à soi-même. Entreprise difficile, tant le smartphone est devenu une «extension bionique de soi». «On est déjà des robots, constate Claire Genoux. Eteindre le téléphone, retrouver le calme, c'est angoissant: on est renvoyé à notre angoisse existentielle, cette impossibilité de rester seul dans sa chambre que formulait Pascal.»

Pour l'écrivaine, il importe donc de «creuser sur place, aller plus loin en soi, même si ça fait peur. L'écriture est justement un outil pour forer, descendre où il fait noir.» C'est ainsi que s'est construit *Lynx*, Claire Genoux s'étant laissée guider par les éléments du récit: «J'ai suivi les personnages, la forêt, une phrase après l'autre, tranquillement. Tout s'est construit intuitivement, je ne voulais rien expliquer ou démontrer. Je me retenais également de raconter une histoire.» Une présence à soi que permet l'écriture et qui ouvre des perspectives nouvelles, inattendues.

Après l'effondrement

En janvier 2020 sortira chez Buchet-Chastel le prochain Antoinette Rychner: un roman de politique-fiction

qui part d'un effondrement global pour raconter la reconstruction d'une société sur de nouvelles bases. «Je voulais me frotter à la littérature de catastrophe», dit l'écrivaine et dramaturge.

En 2015, elle lit *Comment tout peut s'effondrer*, de Pablo Servigne et Raphaël Stevens.¹ Un choc. «Je n'imaginai pas un effondrement possible à un horizon de dix ou vingt ans. Qu'y aura-t-il après? Cela reste à penser, à imaginer, à vivre...» Ce à quoi elle s'attelle, dans ce roman «rattrapé par la crise climatique» – depuis quatre ans, l'urgence écologique a progressé dans les consciences. «Je ne voulais pas raconter une transition volontaire et douce. Le roman ne se fonde pas sur un grand espoir, l'extinction de masse menace aussi l'espèce humaine. Mais de la catastrophe, je vais vers un essai de reconstruction.»

Antoinette Rychner a beaucoup lu avant de se mettre à l'écriture. Son apocalypse s'inspire notamment des cinq stades de l'effondrement théorisés par le russo-américain Dmitry Orlov, qui évoque un effet domino: une crise financière entraîne un effondrement économique, puis politique, social, et enfin culturel, quand disparaît l'empathie. Il y a ajouté depuis l'effondrement écologique. L'auteure évoque aussi *Bolo'bolo*, essai d'écologie politique écrit en 1983

par P.M., pseudo de l'allemanique Hans Widmer. D'inspiration anarchiste et écologiste, il remet en question le monde du travail capitaliste et imagine une société organisée en sous-communautés très libres de 100 à 500 personnes (les *bolos*), inventant même une langue pour scander son utopie.

Le récit d'Antoinette Rychner commence en 2029, avec des flash-backs sur l'effondrement dès 2023, puis une ellipse dans la narration principale qui nous mène en 2045. Roman d'anticipation, donc, qui n'est pas pour autant de science-fiction: nul progrès scientifique ou technique, ici, plutôt le fonctionnement d'un monde *low-tech* par nécessité, où les humains se réorganisent en micro-sociétés. «J'ai constaté combien il était difficile d'inventer un système juste. Je n'ai pas créé un monde idéal, ce qui serait dangereux...»

Pour certains collapsologues, plus l'effondrement tarde, pire ce sera. «C'est peut-être naïf, mais je traite aussi cette catastrophe comme une chance, sans escamoter la souffrance engendrée: en obligeant à être plus sobre, à réinstaurer un système plus simple, une économie locale, elle est un nouveau progrès.»

En parallèle à l'intrigue, on lit les chants épiques composés par deux personnages féminins: de manière enchaînée à la narration principale, ils

relatent ce qui leur arrive.² «Sont-elles crédibles de s'adonner à une activité artistique alors qu'elles tentent de survivre?», s'interroge l'écrivaine. «Autrement dit: la littérature fait-elle encore sens ou faut-il tout arrêter pour faire un *sit-in* sur l'autoroute?» L'art reste nécessaire, répond-elle. Ses personnages ont besoin d'un récit plus vaste qu'eux, d'aventures qui dépassent l'individu, où tous peuvent se reconnaître. «Mon titre de travail est d'ailleurs *Notre épopée*.»

La fiction lui a permis de prendre prise et de ne pas rester figée dans l'angoisse. «L'écriture est une manière d'empoigner les choses, d'aller au bout de mes réflexions et de partager avec les lecteurs.» C'est aussi la possibilité de réinventer le monde, de remettre au premier plan un idéalisme salutaire. «Elaborer la cohérence d'une œuvre qui exprime la cohérence d'un monde a été une source de joie.»

¹ A l'origine du néologisme *collapsologie*, les deux auteurs français ont publié depuis *Une autre fin du monde est possible* (Seuil, 2018). Lire *Le Courrier* du 24 juillet dernier, 1^{er} volet de notre série d'été inter-rubriques «Climat: penser l'avenir».

² Ces chants feront l'objet d'une lecture scénique et musicale le 27 septembre à 20h30 au Théâtre de Vidy, Lausanne. Par Antoinette Rychner et les compositrices-interprètes Stéphanie Barbarou et Christelle Boizanté. www.toinette.ch

Retrouvez sur notre site les critiques des romans cités sur ces deux pages.

La tentation de la solitude

Entretien ► «C'est mon roman le plus intuitif et poétique, un rêve, une expérience de pensée», confie Sophie Divry. *Trois fois la fin du monde* (Nobilia, 2018) raconte trois apocalypses vécues par Joseph: l'enfermement en prison, l'évasion à la faveur de ce qu'on imagine être une catastrophe nucléaire, puis la survie solitaire dans la nature. «J'avais envie d'écrire un livre sur la nature, qui m'attire de plus en plus», continue l'écrivaine française, qui a été journaliste à *La Décroissance* jusqu'en 2010.

Le projet de ce cinquième roman naît à la fin d'une résidence d'écriture dans un coin perdu du Lot. «C'était l'hiver, les champs étaient à l'abandon, il n'y avait personne. Je ressentais une grande liberté et un vrai bonheur.» Que serait une nouvelle robinsonnade au XXI^e siècle? Publié en 1719, *Robinson Crusoe* est le roman de la colonisation, où l'homme arrive en terre inconnue et domine tout. En bon capitaliste, il transforme en esclave le seul humain qu'il rencontre, baptisé Vendredi. Le mythe a été repris maintes fois. En 1971, la version de Michel Tournier montre une nature plus poétique, liée à la beauté, à l'enfance, qu'il faut déjà protéger. L'île est un Eden hors du

temps où il est possible de vivre seul. «Mais comment fait-on, réellement? L'hiver dans le Lot n'offre pas l'abondance d'une île tropicale», s'interroge Sophie Divry, qui veut réfléchir au thème de manière plus réaliste. «Aujourd'hui, on sait que la nature peut aussi nous tuer. La biosphère nous tolérera-t-elle encore longtemps? Cette tension me travaille.»

Dans *Trois fois la fin du monde*, la nature reprend ses droits, foisonnante. D'abord havre de paix et de consolation pour Joseph, elle devient ce lieu qui n'a pas besoin de l'humain, une puissance de vie qui grouille et le rejette, indifférente. Sophie Divry écrit sur la nature des pages magnifiques et d'une grande poésie, plutôt rares dans une tradition littéraire française très urbaine.

L'exercice s'est pourtant avéré difficile. «La nature ne parle pas, on peut vite tomber dans le cliché, le banal, il n'y a aucun suspense dans l'enchaînement des saisons... Comment ne pas ennuier, garder l'intérêt, le rythme?» Elle n'est pas lectrice de *nature writing*, n'a pas envie de simplement décrire un blaireau ou un arbre. «Il fallait que les descriptions soient prises dans une trame qui fasse sens, qu'elles aient une tension émotion-

nelle et poétique.» Pari réussi. *Trois fois la fin du monde* est construit comme un flux de conscience mêlant *il et je*, alternant avec des descriptions où chaque saison trouve sa tension psychologique propre – la solitude de l'hiver, la vie qui explose au printemps, l'épanouissement de l'été, le labeur de l'automne.

Sophie Divry raconte avoir été marquée par le film *Le Mur invisible*, d'après le roman de l'Autrichienne Marlen Haushofer, où une femme se retrouve seule dans la nature avec un chien. La solitude: le thème revient souvent dans son œuvre. *La Condition pavillonnaire* abordait la difficulté de vivre avec les autres; *Trois fois la fin du monde* est aussi une réflexion sur la possibilité de s'en sortir seul. «Si c'est le cas, c'est déjà l'apocalypse!», glisse Sophie Divry, très critique envers le mouvement survivaliste, «ces Rambos qui vivent chacun dans leur coin, présentés comme les champions de l'écologie.»

Son roman prend le contre-pied d'une robinsonnade classique, fantôme d'une autonomie perdue, d'une société qui croit qu'on peut vivre seul. «Or c'est une impasse. On a besoin les uns

des autres.» La question que pose *Trois fois la fin du monde* n'est pas celle de la possibilité de se réfugier dans une cabane au fond des bois: c'est celle de devenir de l'humanité. Une humanité à sauver «aussi en nous. Quand Joseph perd ses animaux, il comprend que les liens sont nécessaires et part à la recherche des autres. On crée des liens si forts que le *nous* se reconstitue vite. La fin du roman garde l'espoir que ce *nous* soit possible.» Le retrait n'est pas la solution à la crise que nous traversons. «Changer les sociétés et les communautés ne se fera pas sans les bases démocratiques du vivre-ensemble.» APD



SUR NOTRE SITE

INTERVIEW DE KATHLEEN JAMIE

Dans *Tour d'horizon*, la poétesse écossaise invite à réfléchir à la nature et à notre propre finitude. Découvrez ses propos en ligne. APD